

Evelyne Encelot, ménestrelle aux mains nues



▲ Au mont Beuvray

Une fidélité essentielle à ce Morvan natal traverse son œuvre qui en décline le souvenir : « J'ai tellement de plaisir à renouer avec mon enfance - Petite paysanne sur sa chaise paillée au coin de l'âtre... (...) Je me souviens de murs sombres d'autrefois accolés aux vents, à la pluie, aux tempêtes. Dans l'énorme manteau de la cheminée, noir de suie, on voyait le ciel tout là-haut, chargé de nuages. Pendant que ruisselaient les orages, le feu crépitait et la maison semblait se rassembler autour de lui. Halte et première légende, premier abri que ces demeures-forteresses d'un pays venteux et froid. Griffures de la pluie, macérations du brouillard, c'était, dans ses murs de pierre, la première maison. »

Une Morvandelle fidèle à son pays natal

Les images et l'atmosphère du « vieux pays », comme elle le nomme, imprègnent son écriture.

L'écrivaine Evelyne Encelot (1948-1998), de son patronyme Evelyne Blanchot épouse Cadiou, est née un 26 novembre à Autun. Sa famille est originaire de Glux-en-Glenne, où elle vit ses premières années chez sa grand-mère Anne Derangère. Cette origine morvandelle, les vacances d'enfance qu'elle passe à courir les pentes du Beuvray, les séjours réguliers qu'elle fera tout au long de sa vie à Anvers, à Autun, au Rebout, où elle acquit une « longère », marquent profondément son imaginaire d'écrivain.

Là, elle se retrouve en rêve dans sa forêt : *Une grande forêt, haute et profonde, où vivent encore des hêtres centenaires... Dans l'intervalle, au bord du plateau, j'ai aperçu les croupes bleues des collines et je me suis renfoncée sous les couverts... Les fougères sont hautes, les noisetiers s'entrelacent, et les aulnes, et les coudriers. Au bout d'un moment, le bois s'éclaircit, la lumière en rond se fait plus douce. Par terre, on écrase des touffes de menthe. Un ruisseau coule. Une pierre levée, verte de mousse, un cercle de cailloux, c'est la fontaine des Bellandrons. J'en ai passé, du temps, à l'entendre rouler son eau froide et propre. Identique au fil des saisons - mal connue, au cœur du bois, hormis des gens des hameaux proches... Ici encore une terre âcre, des écureuils, quelques sangliers, des hectares de forêts épaisses que nous fréquentons maintenant hors saison, comme l'on dit, préférant les heures matinales, la brune, ou le soleil des loups. (...) Comme lorsque j'étais enfant, je me couche auprès des Bellandrons, la joue sur l'herbe et les campanules et j'écoute la musique de son eau glacée, une eau du début du monde et, en couronne dans le ciel, les faîtes se rapprochent comme les ombres des innombrables ancêtres, ombres fugitives qu'une rumeur dans les feuilles dissipe : "C'est la petite... Elle est à la fontaine des Bellandrons ».*

Ailleurs, elle en esquisse la présence avec « sa houle de sapins », sa « fine brume grise et froide dans les remous du vent », « ses grandes fougères dentées des friches », ses chemins de traverse tel celui de l'Ichtourne qui « longe les cassis, les groseilliers et les hautes plumes des gerbes d'or; puis, après une dérayure, (...) suit une ouche verte, ensuite une lisière de sapins et de grands vieux arbres, et là, il s'enfonce sous un couvert de chatons de châtaigniers, de noisetiers, de chênes et de fayards, pour aborder la route de terre qui va, brune et rousse, sous l'arceau de la futaie ».

Partout, elle exprime le bonheur et l'harmonie immédiats qui s'en dégagent : « Le long du ruisseau pentu trempaient des herbes longues qui en marquaient la trace au long des prés. Sous un bosquet de noisetiers - c'est un geai qui s'envole - je regardais les montagnes rondes à l'horizon. Et les fougères, et le ruisseau, et les ronciers. C'était avec l'âme simple et le plaisir du regard trillé çà et là par un oiseau... »

Sa vie l'a pourtant conduite loin du « Vieux pays », dans « le sud fixe et étincelant - Terres brûlantes et sèches sur lesquelles le corps exultait ». Le sud, c'est d'abord Montpellier en classe préparatoire à l'Ecole normale supérieure puis après un bref exil à

Brive au début de sa carrière de professeur de lettres, Orange, Marseille, Cassis, Bollène où elle installe sa demeure entre deux voyages. Car Evelyne Encelot était une « voyageuse sédentaire » Elle avait, à la fois, le goût du départ, de la découverte d'autres horizons, qui la mèneront de Paris à New York, de Londres à Florence et bien ailleurs encore et un attachement à sa terre natale qui ne se dément jamais :

« Ma joie, c'est quand il se fait un feu de bois et de broussailles dans un coin. L'odeur âcre et puissante me rappelle, dans un temps et un lieu disparus, le vieux pays, les brouillards et la paix au coin du feu, avant que tout n'ait commencé - tout quoi, la vie en somme... »

C'est de ce socle qu'elle attend refuge dans les moments difficiles :
« le regard tourné vers les camomilles rechignées qui poussaient devant l'appentis toujours houleuses d'un vent brusque. J'entends l'alouette chanter dans la pluie. Je vois mon grand-père avancer ses mains déformées vers l'or du feu et le claquement des sabots sonne sur le seuil. Que ne donnerais-je pas pour rentrer dans le labyrinthe du temps jusqu'à cet endroit qu'ils habitent toujours là où l'amour a ses foyers de terre et de fumerolles Pour me rassembler, déchirée et éparse Et me réchauffer un peu ? »

C'est là qu'au terme d'un chemin à la fois éclairé par le bonheur de



▲ Devant sa longère du Rebout

vivre et d'aimer mais aussi marqué par la souffrance intérieure qu'Evelyne Encelot désirait être inhumée comme elle l'exprime dans un texte à la fois émouvant et plein d'humour, intitulé « testament » et où elle souhaite « retourner chez ses aïeux pauvres gens de la terre, pauvre village dont les noms chantaient à mes oreilles d'enfant (...) Que l'on pense à m'acheter Une bénédiction Dans l'église de Glux où pour la première fois je vis Dieu le père Peint de rustique façon (...) J'aurai bien de la place

A mon aise et encore nommée
Encore de l'herbe par nappées
Et des talus, des marguerites, des boutons d'or,
Et un robinet d'eau fraîche à l'entrée de la grille
Et toutes les saisons,
Fermes et dessinées, en ce pays sévère,
Qui dort de tous ses chênes et châtaigniers
Au bout des routes serpentines... »

Elle repose, comme elle le voulait, dans le cimetière de Glux-en-Glenne. Ceux qui l'ont connue gardent d'elle l'image d'une femme fine, intelligente, rieuse dont la vivacité, l'esprit, la sensibilité rayonnaient et dont les épreuves ont révélé le courage et la générosité. Cette personnalité rare, appréciée de tous ceux qui l'ont côtoyée, reconnue comme une pédagogue accomplie, possédait cette profondeur et cette complexité qui permettent de nourrir une écriture originale. C'est cette dernière, dont des fragments sont déjà parus dans des revues telles que la Revue Seghers ou le Nouveau Recueil, qui pourra être découverte dans un premier recueil posthume publié à la rentrée aux éditions de l'Amandier.



◀ Glux-en-Glenne, village de la famille d'Evelyne Encelot

Une écrivaine à découvrir

Evelyne Encelot donne à connaître une œuvre multiple – poèmes, nouvelles, journal – qui porte à la fois témoignage de la légèreté du bonheur d'aimer et d'exister et de l'expérience de la douleur débouchant sur un questionnement essentiel traversé d'accents mystiques.

La présence du Morvan s'inscrit dans cette écriture au-delà du pittoresque. Elle constitue un des pôles d'une esthétique comme marquée par la fluidité mouvante des ciels morvandiaux et que Jean Rubin nomme un « *Eden furtif dans le soleil en pluie* » précisant : « *la poésie d'Evelyne Encelot est douce et violente. Pas seulement dans le jeu du contrepoint qui fait alterner le charme d'une chanson à l'éclat coupant d'un texte qui fait entendre la douleur, la brisure d'un « soleil pulvérisé », mais dans la rencontre qui allie, au cœur même du poème, présence et absence, ouverture et repli, réparation et déchirure* ».

Ces quelques mots caractérisent bien une écriture sensible et aigüe « *douce et violente* » qui s'inscrit d'un même mouvement dans la tradition d'une clarté immédiate de la langue et dans la modernité. « *Entre réparation et déchirure* », se tisse une tonalité personnelle qui parcourt un large registre de la chanson simple habitée du souvenir verlainien à l'interrogation métaphysique en passant par la légèreté de la fantaisie comme par l'émotion d'un lyrisme sensible et pudique. Dans un poème intitulé « *Portrait* », Evelyne Encelot se surnomme « *Ménestrelle aux mains nues* » et met son œuvre sous un triple signe de la musique de la langue, du voyage et du dépouillement.

La musique de la langue traverse prose et poésie avec la liberté et la justesse des écrivains nourris dès l'enfance à la racine du parler d'oïl dont Evelyne Encelot aimait à rappeler que le patois morvandiau porte trace. Et le poème, pour se jouer, se fait chanson :

*« C'est une vieille voix qui tremble
Mêlée à l'odeur du chaudron
Où cuisent les pommes de terre
C'est une vieille voix
Qui tisse ce que savent les siens
La dureté du temps
Les capacités et les saisons
La santé avec deux "e"
Et le grésil ce matin,
Septembre qui suit l'août-tournesol
Et le malheur et la pitié
Il y aura de la semoule au goûter »*

Le voyage, lui aussi, est un pôle important de l'inspiration d'Evelyne Encelot. Voyage au dehors, voyages du dedans, carnets de routes, voyages réels, voyages rêvés qui se confondent comme dans ce texte :

*« L'ombre fait ses mailles sur le petit
jardin et j'écoute une chanteuse de
Santorin, dont je ne comprends pas
les mots mais dont la voix est belle.
On m'a prêté le disque pendant une
matinée affairée.
Et les violoncelles de la mer, les maisons
aux terrasses blanches
Et le soleil sur les poivriers
Viennent habiter la demeure au petit jardin
Celle dont les lampes ne laissent
jamais que filtrer un rai à travers les volets
Dans l'avenue déserte
Une avenue brève dont je connais
quasi tous les riverains...
Ainsi je voyage
On ne dirait pas
Mais voilà une pièce de terre avec ses
plantes et ses chats
Qui dérade mine de rien
Au large de la mer Egée
Dans l'or en fusion d'un crépuscule
marin »*

L'expression aux « *mains nues* » désigne avec pudeur une expérience de la douleur et du dépouillement quand frappait la "mélancolie" à si beau nom mais à si dure peine et que ne restaient plus que les mots :
*« Maintenant que je n'ai quasi plus
rien que mes mots
Alors j'ai tout le temps
Et je voyage avec les survivants
Avec ce qu'il y a
Comme c'est
Seulement
Seulement... »*



▲ Dans les rues de Paris

C'est, à terme, dans son mélange de fragilité et de combativité tenace, un parcours lumineux et sensible que dessine Evelyne Encelot. Son écriture comme sa vie se placent du côté du cheminement intérieur et du refus de toute forme de « *diminution dans l'être* » pour elle comme pour quiconque selon cette expression du philosophe Spinoza qu'elle affectionnait et sous la figure tutélaire de cette Eve d'Autun dont la reproduction ornait son bureau et dont elle portait le nom, aimant à rappeler qu'étymologiquement il signifie « *vie* ».

C'est alors l'attachement à des valeurs essentielles qui s'exprime dans sa vie comme dans ses écrits tel ce poème dont la simplicité se veut immédiat partage

*« C'est pour lui que l'indien a dessiné
son trait de sable rouge dans la grande
chaleur, au seuil de sa tente, alors
que l'air fourmille des vibrions du
soleil et que les buissons sont calcifiés
de poussière
Que dans sa chambre d'acoustique
ouverte sur des halliers le baryton a
repris sa chanson,
Que dans une nouvelle ville-frontière
le garagiste a tordu son éponge sur le
seau plein d'eau
Que l'enfant a fait danser son cerf-*

*volant de la plage plate au milieu du ciel,
Que la ménagère a secoué son bidon
de cire - On la voit derrière les
rideaux bonne-femme de la fenêtre
Que le chalutier est revenu au port,
Que le moine a recopié le psaume,
Que le caravanier a emprunté à nouveau
les chemins d'herbe
Que l'abeille a repris ses zigzags
dans le bosquet aux vieux acacias
Que la tourterelle a rebouclé ses roulades,
Que s'est efforcé ce qui vit par le
monde,
Disons plutôt sur la terre, la terre en
son manteau d'étoiles, la terre avec
ses vallées, la terre avec le hérissément
de ses pics, la terre bleue, la terre ronde,
- Certains l'appellent l'amour,
d'autres disent la paix. »*

La Manifestation Prix et Rencontres européens Évelyne Encelot

Il n'est pas surprenant dès lors qu'Evelyne Encelot ait confié à ses exécutrices testamentaires, Claude Ber et Frédérique Wolf-Michaux et à son époux Jean-Paul Cadiou, outre le soin de la publication de ses écrits, celui de faire, en son nom, ouvrage utile pour un progrès vers plus de justice et de fraternité. C'est ainsi que sont nés le *Prix et les Rencontres européens Evelyne Encelot* grâce à l'aide décisive de la ministre Edwige Avice et au soutien des collectivités

territoriales, dont en particulier la région Bourgogne, les mairies d'Autun, Dijon et Glux-en-Glenne.

Cette manifestation vise un triple objectif : encourager, soutenir et promouvoir la participation des femmes à la vie culturelle et leur création dans les domaines des sciences, des arts et des lettres, contribuer à la construction d'une culture européenne, participer à un développement culturel territorial. Elle est réalisée en partenariat avec le site archéologique européen du Mont Beuvray, auxquels s'associent ponctuellement plusieurs financeurs (instances européennes, ministères, collectivités territoriales, organismes culturels, mécènes, associations...) et de multiples partenaires régionaux, nationaux et internationaux (Délégation régionale Bourgogne aux Droits des Femmes et à l'Égalité, AFDU Bourgogne, Université de Bourgogne, Consortium et FRAC Bourgogne, Centre régional du Livre de Bourgogne, Association Lire en pays Autunois, CNRS, Maison des Écrivains, Association belge Gynaika, etc...). La remise du prix et les manifestations culturelles se déroulent sur le site archéologique européen du Mont Beuvray ainsi qu'à Autun et Dijon et se prolongent par des actions dans d'autres pays européens. A ce jour, plus de quatorze pays ont été représentés.

Pour le prix de cette année - femmes et arts - le jury, réuni en septembre 2005 a sélectionné neuf artistes et a distingué trois d'entre elles : Sylvia Bossu (France) avec une mention spéciale du jury, Emese Benczur (Hongrie) et Caroline Coolen (Belgique). Des œuvres de ces deux plasticiennes seront exposées à Dijon, à l'hôtel d'Esterno (du 9 septembre au 8 octobre 2006) et celles d'Edwig Van Cauteren (Belgique) à la Halle d'Hallencourt à Autun (du 2 septembre au 1^{er} octobre 2006). Des expositions d'Ilona Lovas (Hongrie) et de Linda Moleman (Belgique) sont prévues en mars 2007 et 2008 au musée archéologique de Bibracte. Enfin, Emese Benczur, Marianna Imre et Ilona Lovas feront l'objet d'une exposition à l'Institut culturel français à Budapest (du 8 septembre au 20 décembre 2006). Deux autres artistes, Christelle Dupaquier et Marie-Noëlle Fontan (France), ont déjà exposé à la Halle d'Hallencourt, et à Bibracte.

▼ *L'écrivaine à sa table de travail*



*Parution du livre d'Evelyne Encelot
" D'une vie à l'autre " aux éditions
de l'Amandier en septembre 2006.*